

De pareils accents ne pouvaient manquer de trouver le chemin du cœur de Montfort.

Après un an d'absence, il reprit donc, en pèlerin toujours, la route de Poitiers, et y arriva dans la dernière quinzaine du mois de mars 1704.

CHAPITRE VIII

Le B. Montfort rentre à l'hôpital de Poitiers pour en sortir définitivement quelques mois après. — Le missionnaire, son but, ses moyens; observations générales sur ses missions.

(1704)

Plus encore que la première fois, la rentrée de Montfort à l'hôpital de Poitiers fut un véritable triomphe. Des feux de joie témoignèrent au saint prêtre du bonheur que ses chers pauvres avaient de le revoir.

Quant à lui, il leur apporta, comme auparavant, ses services désintéressés, son dévouement sans réserve, son zèle vraiment sacerdotal pour leur bien spirituel et temporel, en un mot, tout son cœur.

Comme la charge de directeur était devenue vacante, on la lui offrit. Il l'accepta, dans l'espoir de pouvoir faire plus de bien et avec plus de liberté, et il cumula ainsi les fonctions d'aumônier et de directeur de l'établissement.

L'un de ses premiers soins fut d'y rappeler Marie-

Louise de Jésus, sa fille spirituelle. Est-il besoin de dire que cette âme pieuse qui, plus que toute autre, avait souffert et gémi de son absence, s'empressa de répondre à son appel : elle revêtit le saint habit de la religion qu'elle avait dû quitter momentanément, pour le porter dorénavant jusqu'à la mort ; puis elle reprit auprès de lui son poste de dévouement, trop heureuse de marcher à sa suite dans la voie de la perfection qu'il lui ouvrait si large et si attrayante par ses exhortations et ses exemples.

Tout le monde paraissait content ; l'ordre et la paix semblaient rétablis pour longtemps à l'hôpital. Ce fut, hélas ! l'affaire de quelques mois à peine. De nouvelles intrigues des gouvernantes contrecarrèrent le pieux directeur dans les plus louables efforts de son zèle, et le forcèrent à résigner, d'une manière définitive, cette fois, les fonctions qu'il n'avait acceptées à nouveau que sur les instances réitérées des administrateurs et des pauvres.

Toutefois il ne se décida à se retirer qu'après avoir pris l'avis de son confesseur, le P. de la Tour. Sœur Marie-Louise de Jésus elle-même, consultée par lui en cette grave circonstance, montra, en approuvant son départ, jusqu'où allaient son détachement et la pureté toute surnaturelle de ses intentions.

Montfort en fut comblé de joie. En faisant ses adieux à sa fille spirituelle, il lui recommanda de ne point sortir de l'hôpital *avant dix ans*.

Quand bien même, ajouta-t-il, l'établissement des Filles de la Sagesse ne se ferait qu'au bout de ce terme, Dieu serait satisfait et ses désirs sur vous seraient remplis.

Cette parole était prophétique.

C'est, en effet, *dix ans* plus tard que Marie-Louise de Jésus quitta l'hôpital de Poitiers avec sa compagne, M^{lle} Brunet (sœur de la Conception), pour aller à la Rochelle, où fut enfin fondé d'une manière stable l'établissement des *Filles de la Sagesse*.

Mais quelle épreuve que cette longue attente pour la vertu et les désirs naturellement impatients d'une jeune fille de vingt ans ! et comme l'œuvre de Dieu se montre éclatante et admirable dans sa tranquille et inébranlable fidélité à sa vocation !

Avec ses deux filles toutes pénétrées de son esprit, Montfort laissa à l'hôpital, pour y continuer son œuvre, son sous-directeur, M. Dubois, qu'il avait formé, par son exemple, à ce ministère de dévouement et de charité.

Pour lui, dégagé maintenant de ses obligations, il va enfin pouvoir entrer résolument dans sa véritable carrière, celle des missions, où le portaient les aspirations et les préférences natives de son zèle sacerdotal. Ce zèle brûlant dont il était dévoré pour le salut des âmes se trouvait à l'étroit et comme étouffé entre les quatre murs d'un hôpital. Aussi tout le bien qu'il avait fait jusque-là ne lui semblait-il rien. A ce grand semeur de la parole de Dieu il fallait un champ plus vaste ; à ce conquérant infatigable il fallait des foules, des multitudes innombrables, tout un peuple à gagner à Jésus-Christ.

M^{sr} l'évêque de Poitiers accueillit avec joie la proposition que lui fit le saint prêtre de s'employer à donner des missions dans les faubourgs et les diverses paroisses de sa ville épiscopale. Il enjoignit même à quelques ecclésiastiques distingués de le seconder dans son œuvre

d'évangélisation. De plus, il le nomma directeur des *Pénitentes*, et lui fournit, à ce titre, un logement à côté de leur église, afin qu'il pût s'y retirer dans les intervalles de ses missions.

Montfort avait alors trente et un ans : ils se trouvait dans la force de l'âge et dans toute la plénitude de ses facultés. Aussi que de travaux accomplis pendant les *douze années* que dura son apostolat !

Comme le voyageur qui se hâte d'arriver avant la nuit, il se sentait pressé plus que jamais de mettre à profit le reste de ses jours, en travaillant sans relâche au salut des âmes. *Je veux mettre au service de vos âmes toutes mes énergies et faire l'impossible pour les sauver*, disait l'apôtre saint Paul. Telle semble avoir été aussi la devise de Montfort.

« Attaquer ouvertement le monde, faire une guerre implacable au vice, le couvrir de honte et d'infamie, arracher à Satan ses malheureuses victimes, dissiper les illusions funestes à l'aide desquelles il tient la plupart des hommes sous sa puissance, apprendre aux ignorants leurs devoirs et les leur faire goûter, exciter les parfaits, les conduire à l'héroïsme des vertus chrétiennes, faire partout reflourir la piété dans le sanctuaire, dans le cloître et parmi les personnes du siècle, voilà ce que se proposa l'homme apostolique, voilà ce qu'il regarda comme le but d'une mission vraie, et ce qu'il entreprit sans rien craindre de ce qu'il aurait à souffrir de la part du monde et des puissances de l'enfer ¹. »

Pour atteindre ce but, divers étaient ces moyens.

¹ De Clorivière.

Nous avons déjà longuement parlé de ses *cantiques* si doctrinaux, si pieux, si entraînants. Assurément, il leur dut une bonne part de ses succès de missionnaire.

Mais son arme par excellence pour faire la conquête des âmes, ce fut *la prédication*.

Il ne s'y livra jamais sans une forte préparation, qui



Sœur Marie-Louise de Jésus.

consistait surtout dans son recueillement habituel en Dieu par la prière, dans la méditation et l'étude approfondie des vérités éternelles, dans la rédaction de plans de sermons travaillés avec soin.

Les fils spirituels qui continuent aujourd'hui son œuvre possèdent encore un cahier demi-*in-folio* contenant ses plans de sermons, entièrement écrit de sa main. « Imaginez-vous, dit l'un de ses historiens, quatre cents pages remplies d'une écriture microscopique, admirable de correction et de netteté. Elles renferment tous les sujets du dogme et de la morale qui peuvent

être traités dans la chaire sacrée... Vous y trouverez deux cents squelettes de discours, charpentes osseuses dont toutes les pièces fortement emboîtées annoncent la solidité, sans que vous puissiez dire quelle en sera la beauté, lorsque l'orateur, pareil au prophète, les aura animés de son souffle, faisant croître les nerfs, les muscles et tous les appareils de la vie ¹. »

La forme était laissée d'ordinaire à l'inspiration du moment. Sans négliger aucun des moyens oratoires qui peuvent servir à convaincre les esprits et à toucher les cœurs, le saint missionnaire était toujours simple et sans la moindre recherche dans ses discours : jamais une vaine éloquence n'adultéra dans sa bouche la parole de Dieu.

Une autre préparation à laquelle il recourait aussi constamment, avant de monter en chaire, consistait à fléchir la justice de Dieu par une rude discipline et à se rendre, par ces saintes rigueurs exercées sur son corps, un plus digne instrument de ses miséricordes sur les pécheurs. Lui faisait-on des observations à ce sujet, il répondait, en souriant, que *le coq ne chante jamais mieux qu'après s'être battu les flancs avec ses ailes*.

Selon le mot d'une grande chrétienne qui fut aussi un grand écrivain, *il y a une éloquence plus haute que celle de la parole, c'est celle de la vie* ². Or, en Montfort, celle-ci donnait à celle-là une puissance qui en doublait les effets merveilleux. Il ne faisait, d'ailleurs, que mettre en pratique les leçons du divin Mission-

¹ L'abbé Pauvert.

² Marie Jenna. *Pensées d'une croyante*.

naire enseignant par l'exemple avant d'enseigner par la parole ¹.

Après la prédication qui faisait rentrer le pécheur en lui-même, venait *la confession*, qui réparait les désordres de sa vie. Au saint tribunal de la pénitence, Montfort parachevait ce qu'il avait commencé en chaire, la conversion du pauvre prodigue. C'est là qu'avec une miséricorde vraiment paternelle il accueillait les aveux de son repentir, le jetait dans les bras et sur le cœur de Dieu et le revêtait de la robe première de l'innocence, avant de l'admettre aux joies du céleste banquet.

Il avait horreur d'une morale trop sévère : autant il tonnait en chaire contre le péché et lui faisait une guerre sans merci, autant il se montrait doux et plein de bonté pour le pécheur repentant. *J'aimerais mieux*, disait-il, *souffrir en purgatoire pour avoir eu trop de douceur pour mes pénitents, que pour les avoir traités avec une sévérité désespérante*. Ajoutons, toutefois, que cette douceur n'excluait pas la fermeté.

Indépendamment de ces grands moyens de conversion, le zélé missionnaire avait encore d'autres moyens secondaires et tendant indirectement au même but, comme les cérémonies nombreuses et éclatantes qu'il savait admirablement organiser, et pour lesquelles il avait un matériel assez considérable, dont il se faisait suivre d'une paroisse dans une autre.

Parmi ces cérémonies, nous mentionnerons les processions de pénitence, celles du rosaire, du renouvellement des promesses du baptême, où l'on portait des

¹ « Cœpit Jesus facere et docere. » (Act. 1, 1.)

croix, des statues et de nombreuses bannières, notamment les quinze étendards du rosaire tout brillants d'or, sur lesquels il avait fait représenter les quinze mystères, objet de cette dévotion¹.

Tout ce déploiement de pompes religieuses, joint au chant de ses beaux cantiques, produisait toujours sur les masses une impression salubre, une sorte d'entraînement magique dont les indifférents eux-mêmes avaient peine à se défendre. Que de pécheurs ont trouvé dans cette impression involontaire l'un des stimulants de leur retour à Dieu ! A la vue de ces touchantes cérémonies, ils auraient pu dire, eux aussi, avec saint Augustin : « Vos hymnes et vos cantiques, ô mon Dieu, et le chant si doux de votre Église, me remuaient et me pénétraient ; et ces voix ruisselaient à travers mes oreilles, et elles faisaient couler la vérité dans mon cœur ; l'émotion pieuse y bouillonnait, les larmes débordaient enfin, et je me trouvais bien avec elles². »

La procession qui se faisait le jour du renouvellement des promesses du baptême avait spécialement ce caractère d'émouvante solennité, bien propre à faire naître au fond des cœurs les impressions dont nous parlons.

Tous ceux qui avaient fait leur mission y prenaient part : ils défilaient, au chant des cantiques, sur deux

¹ « M. Grignon, dit Grandet, faisait sept processions par chaque mission : les trois premières, les jours de communion générale pour les hommes, les femmes et les enfants ; la quatrième, au cimetière, le jour du service pour les fidèles trépassés ; la cinquième, le jour du renouvellement des vœux du baptême ; la sixième, pour la plantation de la croix, et la septième, le jour de la distribution des croix de mission et des *noms de Jésus*. »

² *Confessions* (l. IX, c. vi).

ou quatre lignes, tenant à la main un chapelet, une croix et un *contrat d'alliance*. Ce contrat d'alliance était une formule des promesses du baptême que Montfort avait fait imprimer pour cet usage, et à laquelle il avait joint un petit règlement de vie chrétienne¹. A cette procession, le livre de l'Évangile était porté entre deux flambeaux, à la tête du clergé, par un prêtre faisant les fonctions de diacre. Au retour, celui-ci s'arrêtait à la porte de l'église et présentait le livre divin à chacun des fidèles. Tous, successivement, se mettaient à genoux pour le baiser, et prononçaient en même temps ces paroles du contrat d'alliance : *Je crois fermement toutes les vérités du saint Évangile de Jésus-Christ*.

Ils entraient ensuite, et, passant devant les Fonts baptismaux, ils les baisaient en disant ces autres paroles : *Je renouvelle de tout mon cœur les vœux de mon baptême, et je renonce pour jamais au démon et à moi-même*.

De là, ils avançaient encore en bon ordre jusqu'au pied d'un autel, celui de la sainte Vierge, quand il y en avait un dans l'église, où Montfort leur donnait à baiser les pieds de sa petite statue de la mère de Dieu, pendant qu'ils achevaient la formule du contrat : *Je me donne tout entier à Jésus-Christ par les mains de Marie, pour porter ma croix tous les jours de ma vie*.

Le chant du *Credo*, et quelques paroles entraînant que le saint missionnaire adressait à la foule, en tenant

¹ Il devait être revêtu de la signature du porteur. Or comme beaucoup ne savaient pas signer, Montfort, à leur demande, signait pour eux, et cette signature du saint missionnaire restait comme une relique précieuse que l'on conservait dans les familles.

lui-même le livre de l'Évangile sur la poitrine, terminaient la cérémonie.

Non moins belle et non moins émouvante était la procession de clôture, où l'on portait ordinairement en triomphe la grande croix de bois que l'on plantait en souvenir de la mission.

Montfort, on le sait, fut un planteur de croix comme il s'en est peu rencontré avant et depuis lui. En arrivant dans un pays pour l'évangéliser, il commençait par choisir l'endroit où cette divine croix serait le plus apparente, semblable à ces conquérants qui s'avancent en établissant des citadelles sur les meilleures positions¹.

Ces processions triomphales de la croix de mission couronnaient admirablement les saints exercices, et laissaient au fond des âmes les plus durables impressions. Tout s'y passait avec un ordre et un entrain sans pareil. Mais notre cadre restreint ne nous permet pas d'entrer dans de plus longs détails. Au reste, nous aurons occasion de signaler plus particulièrement quelques-unes de ces processions dans la suite de cette histoire.

Toutes les missions du Bienheureux étaient absolument gratuites; il n'en recevait jamais aucun salaire autre que sa nourriture et celle de ses aides. Aussi,

¹ Les chênes les plus gigantesques de la contrée servaient à la confection de la croix. Quand on n'attachait pas à ses grands bras l'image de Jésus crucifié, on y mettait au moins celle de son *sacré Cœur* entouré de rayons de flammes, et on y ajoutait souvent la représentation des instruments et des souvenirs de la Passion, tels que la lance et l'éponge, le marteau et les clous, voire même le coq de saint Pierre... Puis, à l'invitation du saint missionnaire, nos pères couvraient la croix, de la base jusqu'au sommet, de *cœurs symboliques*, en plomb doré, représentant les âmes attirées par l'amour de notre divin Sauveur. C'était une protestation contre les restrictions calculées et les froideurs désolantes de l'hérésie janséniste.

avait-il baptisé du nom de *maison de la Providence* celle qu'il habitait avec ses collaborateurs, pendant les missions, pour bien faire comprendre à tout le monde qu'il ne voulait rien devoir qu'à la charité. « Toutes les missions que j'ai eu l'honneur de faire avec lui, écrivait M. des Bastières, missions qui sont au nombre de quarante au moins, ont été faites aux dépens de la Providence, qui lui a toujours fourni si abondamment des vivres, qu'après en avoir tiré son nécessaire et celui de ses missionnaires, il trouvait encore de quoi nourrir et vêtir un grand nombre de pauvres. »

Enfin, pour assurer le fruit de ses missions, le Bienheureux avait coutume de laisser après lui un établissement quelconque de piété ou de charité, qui fût comme un monument parlant, un foyer de lumière et de chaleur spirituelles, destiné à entretenir les âmes dans la foi et le zèle pour tout ce qui touche aux choses de Dieu.

Ici, il établissait des écoles chrétiennes, formait des maîtres pour les tenir, et leur donnait des méthodes pratiques d'enseignement; là, il organisait des confréries de *vierges*, de *pénitents*, des *amis de la croix*, de l'*adoration du saint Sacrement*. Presque partout il implantait, avec une prédilection marquée, la dévotion du *saint Rosaire*. Nul moyen ne lui réussit mieux pour maintenir la piété et établir le règne de Dieu dans les cœurs.

Le saint Rosaire avait été l'arme victorieuse dont s'était servi saint Dominique pour triompher de l'hérésie des Albigeois; Montfort l'utilisa avec non moins de succès contre celle des Jansénistes. Il en parlait sans cesse; il apprenait aux foules les mystères qu'il ren-

ferme et la méthode pour le réciter avec fruit; il en prescrivait la récitation quotidienne, comme un des plus grands secrets révélés par le Ciel pour faire avancer les âmes dans la perfection, et voyait dans cette pratique pieusement et fidèlement observée la sauvegarde de la foi et des mœurs.

Combien il avait raison d'en juger ainsi, les événements le prouvèrent, quatre-vingts ans plus tard, quand la Révolution voulut imposer son impiété à nos religieuses populations de l'ouest, et à celles de la Vendée en particulier. La dévotion du Rosaire s'y était transmise de père en fils. De ces pauvres chaumières vendéennes où, à côté du crucifix et de l'humble statuette de Marie, on voyait collée à la muraille enfumée l'image du saint missionnaire, sortit alors toute une légion de héros et de martyrs, qui, le chapelet à la main et le sacré Cœur sur la poitrine, marchèrent intrépidement au combat, pour la défense de l'autel et du foyer. Or ces soldats du sacré Cœur, qu'on ne l'oublie pas, étaient les fils des chevaliers du saint Rosaire formés à l'école de Montfort.

CHAPITRE IX

Mission de Montbernage; Notre-Dame des Cœurs. — Mission du Calvaire; incident qui la termine. — Mission de Saint-Saturnin; réparation solennelle au jardin des quatre figures; prophétie; M^{me} d'Armagnac; le frère Mathurin, sa vocation. — Retraite aux religieuses de Sainte-Catherine. — Montfort est interdit. — Son pèlerinage à Lorette et à Rome; audience de Clément XI. — Son retour; il est chassé de Poitiers.

(1704-1706)

C'est à Montbernage que Montfort ouvrit, dans Poitiers, sa première mission. Montbernage est un faubourg habité par une population ouvrière, situé au delà du Clain, et dépendant de la paroisse de Sainte-Radegonde. A cette époque, il était réputé l'un des plus mauvais quartiers et regardé comme la sentine de la ville. Ignorance, blasphème, ivrognerie, libertinage, tous les vices y pullulaient.

Le saint missionnaire, dit Clorivière, parut dans ce milieu comme un homme puissant en œuvre et en parole, comme un nouveau Jean-Baptiste, sorti du désert pour prêcher la pénitence. Toute la population accourut à ses instructions, et se sentit bientôt profon-